

LE MUSEE CANADIEN

Journal Illustré

ADMINISTRATION.

J. FERD. MORISSETTE

76 rue ST. JOSEPH

QUEBEC

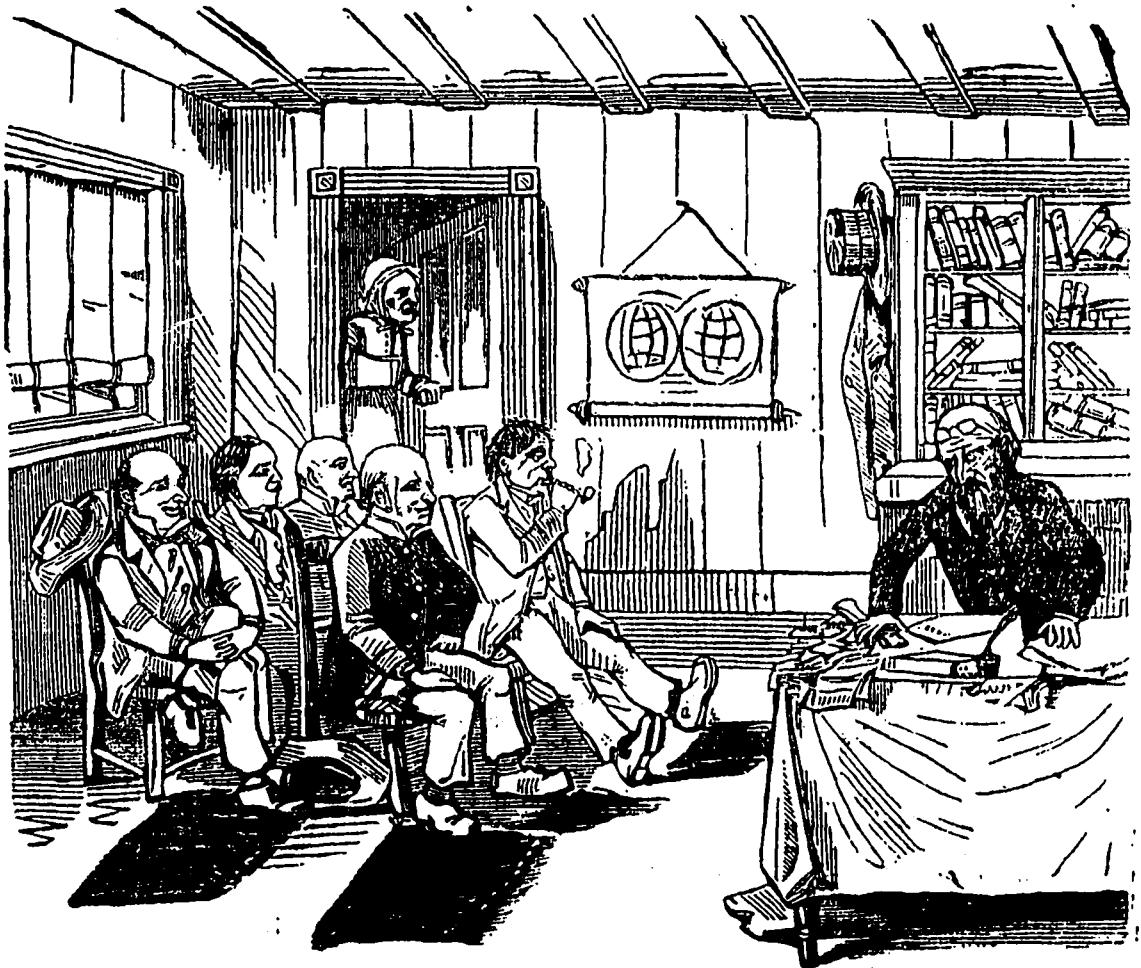
SOMMAIRE.

Le Pelerin de Ste Anne, par L. P. LeMay. Le Serment du
Balafre, par V. E. Dick. Au public.

ABONNEMENTS

UN AN.....	\$1.50
HUIT MOIS.....	\$1.00
QUATRE MOIS.....	0.50

Les abonnements partent du premier de chaque mois.



Agathe mes lettres. Tere liv. page 6.

LE

Ylérin de Ste. Anne

ROMAN CANADIEN.

IV

VIEILLE FILLE ET VIEUX GARÇON.

Suite.

Le subrogé tuteur avait bien, quelquefois, fait des observations au tuteur, mais Eusèbe était peu patient, et n'aimait pas qu'on fit des remarques sur sa conduite. On le disait capable de jeter des sorts, et on racontait ce qui suit aux incrédules : Un jour, la femme de Pierre Charette veut mettre un beau châle neuf acheté à Québec, crac ! voilà le châle en deux. Elle en achète un second ; même aventure. La peur la prend ; elle court à l'église et se fait bénir. Depuis elle a des châles tant qu'elle veut, et les met sans qu'ils se déchirent ; même, son mari trouve qu'elle en achète trop. Or, il paraît qu'une fois Eusèbe avait dit à sa domestique qui voulait un châle pour être commère, d'emprunter celui de la Charette. Pour une raison ou pour une autre, madame Charette avait refusé. Joseph, désappointée, s'était plainte à son maître. Celui-ci n'avait répondu qu'un mot : "Son châle l..... Mais ce qui signifiait tout, c'était ce qu'il n'avait pas dit Donc il pouvait jeter des sorts.

V.

LES ENFANTS D'ÉCOLE.

Quand la mère Lozet sut qu'Eusèbe Asselin était nommé tuteur des enfants de Jean Letellier, elle dit en plongeant le pouce et l'index dans sa tabatière : Je les plains, ces pauvres orphelins ! et une larme vint luire au coin de sa paupière ridée. C'était une bonne vieille que la mère Lozet. Ce fut la femme de Louis Gagnon qui lui apprit cette nouvelle, un jour qu'elle la rencontra près du

Vier Ave. lie. du P. de Ste. A.

cénélier, à la fourche des chemins de St. Jean Baptiste et de St. Eustache. A la remarque de la bonne vieille elle répondit : Je les plains moi aussi. J'ai entendu déjà le petit garçon pleurer plus d'une fois.

—Et la petite, reprit la mère Lozet, comment va-t-elle être élevée ? Ce garçon-là (Elle parlait d'Eusèbe) ne va jamais à confesse je crois ; ça ne prie peut-être pas le bon Dieu matin et soir !

Les deux femmes ne prétaient pas au tuteur plus de malice ou de défauts qu'il n'en avait. Les voisins disaient qu'il ne se mariait pas afin de dépenser moins. Tous jours de mauvaise humeur et bourru, il était comme un dogue qui gronde et montre les dents aussitôt qu'on l'approche. Possesseur d'une magnifique terre de quatre arpents ; sur trente, bien bâtie de grange et de maison, il se croyait pauvre, travaillait beaucoup, et portait envie à ses voisins. Josephite Racourci était sa ménagère. Grande, sèche, sans âge, comme les filles qui passent trente, babillarde comme une pie, économe jusqu'à l'avarice, elle s'engageait à septchelins et demi par mois, depuis nombre d'années, toujours dans l'espoir, disaient les malins, de se donner un jour pour rien.

Pendant que la mère Lozet et la Gagnon causaient au bord du chemin, près du cénélier, le petit Joseph, l'orphelin, passa en pleurant. Il portait un livre et une ardoise sous le bras gauche, et de sa main droite il tenait le bord de son chapeau de paille, car il venait fort.

—Pourquoi pleures-tu, mon petit ? demanda la mère Lozet.

—C'est mon oncle qui m'a battu.

—Pourquoi ?

—Parce que je ne voulais pas aller à l'école.

—Ce n'est pas beau cela : il faut aller à l'école et obéir à ton oncle.

—Je le veux bien ; mais je ne sais pas ma leçon, et le maître va me battre.

—Pourquoi ne sais-tu pas ta leçon ? Il faut étudier, mon petit, pour apprendre à lire.

—Je n'ai pas le temps d'étudier : je travaille toujours.

—Le soir ?

—Oh ! mon oncle dit que cela gaspille la chandelle..... Si je savais ma leçon, j'aimerais bien à aller à l'école.

Au même instant passa en courant, comme une meute légère, une troupe d'enfants, gars et fillettes pèle-mêle :

—Viens donc, Joseph, viens donc ! Tu vas arriver trop tard et tu iras en pénitence, crièrent plusieurs voix.

L'orphelin partit avec les autres. L'un d'eux, le petit Ferron, un gibier de potence en herbe, lui donne un croc-en-jambe et une poussée. L'orphelin tomba sur la face dans une mare d'eau, car il avait plu la veille, et l'eau dormait par flasque grisâtres, dans les ornières du chemin mal entretenu. Son livre s'ouvrit en touchant le sol, et les feuilles en restèrent souillées de vase ; son chapeau vola au vent, tournant comme une roulette jusques au loir. Tous se mirent à rire, tous excepté la petite Noémie Bélanger qui dit à son camarade Ferron : Comme tu es méchant !

Celui-ci se moquant d'elle :

—Regardez-la donc ! regardez-la donc ! cria-t-il aux autres, elle prend la défense de Joseph : c'est signe de quelque chose !

Joseph se leva, examina à travers ses larmes ses habits gâtes : reprit son A-b-c tombé dans la boue, en essuya de ses doigts les feuilles humides, et courut vers son chapeau qui s'était arrêté entre deux perches de clôture. La mère Lozet qui jasant encore avec la Gagnon cria au petit Ferron : Je le dirai à ton père, va !

Ferron, sans se retourner, fit un profond salut. La mère Lozet ne lui vit pas le visage.

VI

LA PETITE FENÊTRE DU GRENIER.

Le subrogé tuteur avait insisté sur l'urgence de mettre Joseph à l'école et de le préparer à sa première communion. Il savait que la ferme des mineurs était mieux cultivée que leur esprit. Et c'était une belle ferme, aussi grande et aussi bonne que celle de leur tuteur. Mais si Gabriel Laliberté connaissait les habitués d'économie et de travail d'Eusèbe Asselin, il ne connaissait pas moins son avarice et son esprit de

L. P. LeMay.

à continuer.

LE Serment du Balafre.

NOUVELLE.

Ils étaient tombés là, ces lutteurs magnanimes, Ces héros éprouvés par tant d'efforts sublimes. L. H. FRASCHETTE.

Wolf bombardait Québec.

Le jeune général avait voulu sans doute, laisser de nobles traces de son passage en Canada, car, au loin, derrière lui, on voyait toutes les campagnes en feu.

Les habitants s'étaient réfugiés dans les bois, emportant avec eux ce qu'ils avaient de plus précieux. Ils vivaient là comme ils pouvaient, sans abri, presque sans nourriture.

Singulière manière de faire la guerre que celle qui consiste à prendre d'assaut et à brûler des villages sans défense, à pourchasser devant soi, comme un vil troupeau, des enfants, des femmes et des vieillards caduques!

Voix victis! telle était alors la devise des acteurs de ce drame sanglant où la scène était remplie depuis plus d'un siècle et avait pour décors une grande partie de l'Amérique du nord.

Nous reconnaissons bien là les mœurs féroces de cette époque, excitées par une guerre sauvage et par l'approche du dénouement. Les deux partis ne se pardonnaient rien, et les horreurs de cette guerre en ont fait une longue chaîne de représailles, dont le dernier anneau a été scellé sur les plaines d'Abraham par le sang des soldats de l'héroïque Lévis.

Enfin, le moment était venu où l'Angleterre allait recueillir le fruit

de l'épouvantable hécatombe d'hommes dont elle avait parsemé toute la frontière canadienne; et, penché sur le Canada, elle ouvrait ses grands bras pour enlacer sa proie; mais la victime repoussait, repoussait sans cesse cette étau menaçant!

L'histoire raconte qu'un jour, épuisé et tombant de lassitude, le Canadien remit en pleurant sa vieille épée au fourreau, et, se cachant la figure de ses mains mutilées pour ne pas voir ce qui allait se passer dans sa patrie, regagna sa charrue et ses champs, sans s'occuper désormais des choses du dehors.

Le Canada venait de passer à l'Angleterre!

II

L'épisode que je vais raconter, lecteur, m'a été transmis par un vieillard, qui l'avait lui-même entendu narrer bien souvent par son père, dans les longues soirées d'hiver où la famille rétrécit le cercle autour de l'aïeul pour entendre de sa bouche les vieilles légendes du temps passé.

La scène commença dans les bois de la paroisse du Château-Richer, à environ une lieue du bord de la mer.

C'est là que tous les habitants, hommes, femmes, enfants, sont entassés pêle-mêle, abrités les uns par des troncs d'arbres superposés ou des branches feuillues, les autres dans quelque anfractuosité de rocher.

Il est sept heures du matin.

Un groupe d'hommes, composé de vieillards de soixante à quatre-vingts ans et de deux personnes, comparativement jeunes, puisqu'elles n'ont que de trente à quarante ans, causent à voix basse, au sommet d'une colline qui forme partie d'une chaîne de rochers énormes couverts de terre et plantés d'arbres, appelés de nos jours grandes côtes.

— Il faut pourtant avoir des nou-

velles d'en bas, dit un des vieillards, en montrant du sud de sa main décharnée; voilà plus d'un mois que nous sommes ici et nous ne savons encore rien de positif sur ce qui s'y passe.

— Ce que je sais bien, moi, reprend un autre vieillard, c'est que tout le village doit être brûlé, car, il n'y a pas dix jours que j'ai vu encore la fumée qui s'élevait de plusieurs points de la côte.

— Au moins, ont-ils respecté notre église! dit un troisième.

— Ces mécréants-là ne respectent rien, répond le premier vieillard. Nous ont-ils bien respectés, nous, pauvres vieux sur le bord de la tombe? Ont-ils bien respecté nos femmes, nos enfants? Non, mes amis, ne vous bercez pas d'un vain espoir: tout est brûlé, et si nos troupes sont battues, l'Anglais s'emparera de Québec et nous mettra le pied sur la gorge pour nous arracher notre dernier morceau de cheval.

Il se fit un silence. Tous les yeux étaient tournés vers le dernier boulevard de la puissance française en Amérique.

La voix terrible du canon ne troublait pas en ce moment le calme général qui planait sur la nature. Seulement, du point où ils étaient placés, les Canadiens pouvaient facilement distinguer une fumée noire et épaisse, qui s'élevait du pied de la citadelle et poussée par le vent d'ouest, gagnait le bas du fleuve. La France peut-être! comme pour lui reprocher son oubli!

C'était quelque chose d'imposant et majestueux que la vue de ces vieillards octogénaires, dernières ruines laissées par la guerre, implacable de l'autre siècle, contemplant d'un oeil morne et sec car ils n'avaient plus de larmes! — d'un côté leurs habitations pillées et brûlées, de l'autre, l'antique forteresse où se décidaient en ce moment leur destinées et où mourraient leurs fils!

V. E. Dick.

— Il faut pourtant avoir des nou-

AU PUBLIC.

Le 5 août dernier, nous publions la première livraison du PÈLERIN DE STE. ANNE et nous comptions pouvoir continuer ce système de publication, lorsque des circonstances incontrôlables, nous mirent dans l'impossibilité de maintenir notre œuvre. Les propriétaires de journaux ou de publications périodiques, ne paient d'ordinaire qu'un cent par livre, pour l'expédition de leur feuille, par la malle. Nous croyions qu'il en serait ainsi pour le roman de M. LeMay, mais nous étions dans l'erreur.

M le maître de poste de Montréal nous informa, lorsque nous lui montrâmes notre publication qu'il ne pouvait l'accepter que comme imprimé, —*printed matter*— et que nous devions payer quatre cents par livre ou $\frac{1}{2}$ cent pour chaque exemplaire adressé seul. Avec un taux semblable, nos dépenses postales auraient atteint la jolie somme de dix piastres; ce qui était beaucoup trop fortes pour nos revenus actuels. Il nous fallait ou abandonner la publication du PÈLERIN, ou le publier dans un journal. L'encouragement que nous avons reçu dès l'apparition de la première livraison, nous a fait choisir la dernière alternative.

Nous commençons donc aujourd'hui, la publication d'un journal essentiellement dévoué à la propagation des romans canadiens.

Le nom de notre feuille sera : LE MUSÉE CANADIEN. Elle paraîtra trois fois par semaine, le lundi, le mercredi, et le vendredi. Le numéro du lundi sera illustré d'une gravure sur bois. A la fin de l'année nous donnerons une magnifique couverture en papier, imprimée, et une table des matières.

Outre le PÈLERIN DE STE ANNE dont nous continuons la publication dans notre journal, nous pu-

blions en même temps, un autre ouvrage intitulé : LE SERMENT DU BALAFRÉ, dû à la plume de M. V. E. Dick, déjà avantageusement connu du public. Plusieurs autres littérateurs Canadiens viendront se joindre aux deux romanciers que nous avons nommés, et sauront amuser nos lecteurs par de bons et intéressants ouvrages.

Comme on peut le voir, nous ne voulons rien négliger pour rendre le MUSÉE CANADIEN aussi amusant que possible; les noms de MM. LeMay et Dick, doivent plaider en faveur de notre avancé.

L'abonnement à notre journal est d'une piastre et demi par année, ou de cinquante cents pour 4 mois.

Quoique le MUSÉE CANADIEN soit en vente dans tous les dépôts de journaux et par les rues, nous devons faire remarquer que le soutien d'un journal comme le nôtre se trouve surtout dans les abonnements directs; inutile de dire que nous serions reconnaissant aux personnes qui voudront bien nous faire parvenir UN AN D'ABONNEMENT D'AVANCE.

Nous avons besoin d'agents dans toutes les villes et dans toutes les campagnes. Notre journal doit se trouver dans toutes les familles. Le but du MUSÉE CANADIEN, est d'opposer une digue aux flots de mauvais livres qui se répandent, depuis quelques années, dans notre pays. Il est donc du devoir de tout bon Canadien de travailler à la propagation de notre feuille. Que ceux qui sont abonnés demandent à leurs amis de recevoir le MUSÉE. Par ce moyen nous aurons bientôt obtenu une circulation considérable; ce qui nous encouragera à rendre notre journal de plus en plus intéressant. Disons en passant que nous ne publierons que des romans canadiens; cela portera peut-être plus nos compatriotes à travailler au

succès de notre publication.

Bonne commission aux agents

Nous terminons en demandant à la presse française du Canada et des Etats-Unis, de nous aider à propager la littérature canadienne en priant leurs lecteurs de s'abonner au MUSÉE CANADIEN.

J. F. MORISSETTE.

N. B. Les personnes qui désirent avoir le commencement du PÈLERIN DE STE ANNE, peuvent se le procurer en s'adressant à notre bureau; nous nous ferons un plaisir de leur expédier la livraison parue: aux abonnés directs, gratuitement, pour toute autre personne, sur réception de deux cents

CHEMIN DE FER Q M O & O

Pour l'information de nos lecteurs, nous donnons ci-après l'heure du départ et de l'arrivée des trains, sur cette ligne. La première heure indique le départ du train: petite vitesse (mixte) la seconde; la malle, et la troisième: grande vitesse (expresse).

Départ de Hochelaga pour Hull 1. 00 A M
8. 30 A M 5. 15 P M
Arrivée à Hull. 10. 30 A M 12. 40 P M 9. 25 P M

Départ de Hull pour Hochelaga 1. 00 A M
8. 20 A M 5. 05 P M
Arrivée à Hochelaga 10.30 A M 12. 30 P M 9. 15 P M

Départ de Hochelaga pour Québec 6. 00 P M 10. 00 P M 3. 00 P M
Arrivée à Québec 8. 00 P M 6. 30 P M 9. 25 P M

Départ de Québec pour Hochelaga 5. 30 P. M. 9 30 P. M. 10 10 A. M.

Départ de Hochelaga pour St. Jérôme 5. 30 P M Arrivée à St. Jérôme 7. 15 P M

Départ de St. Jérôme pour Hochelaga Mixte. 6. 45 A M Arrivé à Hochelaga 9. 00 A M (Trains Locaux entre Hull et Aylmer) Les trains quitteront la station du Mile-End sept minutes plus tard.

De magnifiques Chars-Palais sont attachés à tous les convois de Passagers, et des Chars-Dortoirs sont attachés aux convois de nuit.

Les trains qui vont à Ottawa où qui en reviennent se relient avec les Trains qui arrivent et qui partent pour Québec.

Les trains du Dimanche partent de Hull et de Québec à 4 hrs. P. M.

Tous les trains circulent d'après l'heure de Montréal.

BUREAU GENERAL: 13, Place d'Armes.

BUREAU pour la vente des billets: 13, Place d'Armes, et 292, rue St. Jacques, Montréal.

QUÉBEC: Vis-à-vis l'Hôtel St. Louis.

L. A. SENECAI